

**Zeitschrift:** Revue Militaire Suisse  
**Herausgeber:** Association de la Revue Militaire Suisse  
**Band:** 51 (1906)  
**Heft:** 11

**Artikel:** Léna : extrait des souvenirs inédits du général Jomini  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-338484>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 30.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# REVUE MILITAIRE SUISSE

LI<sup>e</sup> Année

N<sup>o</sup> 11

Novembre 1906

## I É N A

EXTRAIT DES SOUVENIRS INÉDITS DU GÉNÉRAL JOMINI <sup>1</sup>

... Napoléon dans sa reconnaissance sur le Landgrafenberg fut frappé d'étonnement que l'ennemi n'eût pas garni les bords de ce précipice, et il plaça lui-même le corps de Lannes pour le garder comme une espèce de tête de pont vivante, qui faciliterait à l'armée le débouché du coupe-gorge de Iéna.

Descendu de la montagne pour dîner à Iéna, et pour s'assurer de la marche des autres corps, il résolut de la gravir dans la nuit avec la garde qui venait d'arriver.

L'opération était assez scabreuse ; on filait dans une obscurité horrible, augmentée par le brouillard, sur un sentier pratiqué entre deux précipices et qui sert de promenade à la fois pittoresque et sauvage aux jeunes étudiants de l'Université ; à chaque pas, on voyait des hommes et des chevaux glisser et rouler, et il y en aurait eu davantage si la scène n'eût été heureusement un peu éclairée par la rougeur sinistre des feux de bivouacs dont toute la vallée était remplie par les colonnes d'Augereau, de Ney et de Soult, qui arrivaient après une marche excessive, leur qui, se mêlant au brouillard, était plus semblable à celle du

<sup>1</sup> Jomini a laissé à ses enfants un gros manuscrit de *Souvenirs*, en exprimant le vœu qu'ils ne soient pas publiés tels quels, mais utilisés pour compléter ses ouvrages et sa biographie.

Répondant à ce vœu, le colonel Lecomte a extrait de ces *Souvenirs*, en 1866, le *Précis politique et militaire des campagnes de 1812 à 1814*, et, en 1891, *la Guerre d'Espagne*. Il en a, en outre, fait largement usage dans son livre *Le général Jomini, sa vie et ses écrits*, dont la troisième édition a paru en 1888.

La famille de Jomini a bien voulu nous autoriser à reproduire aujourd'hui le fragment des *Souvenirs* concernant la bataille d'Iéna. Nous publions ce récit sans y rien changer, persuadés que le lecteur trouvera plus d'intérêt à le lire tel que Jomini l'a écrit, qu'avec les corrections que la critique historique devrait y apporter sur plusieurs points.

(Réd.)

Tartare et à l'empire de Vulcain que la lueur ordinaire des feux de bivouacs par un temps serein.

L'horizon entier semblait en feu, mais d'un feu sombre et effrayant.

Durant toute la nuit les troupes continuèrent à s'entasser dans les profondes vallées du Muhlthal et du Rauthal ainsi que sur les places même de Iéna.

Un brouillard froid et humide, avant-coureur de l'hiver, rendait les bivouacs très durs et les soldats, allumant de grands feux autour de la ville, finirent par y mettre le feu, ce qui augmentait le tableau à la fois imposant et terrible.

Qu'on ajoute à cela les cris des troupes arrivant de nuit dans un profond ravin où tout était entassé et où les soldats s'appelaient les uns les autres pour savoir où étaient les bivouacs de leurs régiments.

C'était une scène à la fois grandiose et infernale.

Nous étions arrivés, après une marche très pénible, vers onze heures du soir sur le Landgrafenberg, où Napoléon avait établi son bivouac; il y avait deux feux, un pour lui et Berthier, l'autre pour sa suite.

Nous étions assez nombreux et couchés en cercle assez loin du feu pour donner plus de place.

Je me trouvais couché à côté du prince héréditaire de Baden qui faisait la campagne en amateur (c'est le même qui épousa dès lors Stéphanie Beauharnais et fut grand-duc régnant) et sans m'en douter je pris les formes rondes de Son Altesse pour me servir d'oreiller.

C'est ici que la morgue aristocratique fait triste figure et que l'égalité des souffrances égalise les positions!

Avant le jour tout le monde transi fut sur pied.

Un brouillard à couper au couteau couvrait l'horizon et il était augmenté par les incendies qui de tous côtés semblaient mettre en feu l'atmosphère.

Nous avons passé la nuit avec 26 bataillons sans cavalerie, adossés à un gouffre incommensurable, sous la barbe de 60 bataillons et de 80 escadrons de Saxo-Prussiens, qui, satisfaits d'avoir garni le passage de l'Escargot (Schnecke), étaient paisiblement campés vers Vierzehnheiligen (village des 14 saints), sans s'inquiéter de notre position aventureuse dont ils eussent pu nous faire repentir.

Napoléon, qui n'était pas sans inquiétude sur ce qu'ils tenteraient à l'aube du jour, parcourut lui-même seul avec Berthier la ligne des postes avancés, pour s'assurer de ce qu'on aurait aperçu ou entendu. Un peu tranquilisé, il se porta ensuite sur la ligne de la division Suchet, adressant aux troupes une des allocutions héroïques qu'il entendait si bien, entr'autres au 88<sup>e</sup> régiment il disait :

« C'est aujourd'hui le 14 octobre, l'anniversaire d'Ulm! De même que l'armée autrichienne, les Prussiens coupés ne combattent plus que pour se faire jour; le corps qui les laisserait passer serait déshonoré à jamais.

» Et vous, mes Egyptiens, ne craignez rien de cette fameuse cavalerie prussienne; que pourrait-elle contre la puissance de vos baïonnettes <sup>1</sup>. »

Les soldats qui n'entendaient que quelques mots, mais qui devinaient le reste, mirent leurs schakos sur leurs baïonnettes et répondirent par des cris cent fois répétés de : « Vive l'Empereur », qui, semblables aux longs mugissements de la tempête, allaient semer la terreur dans les rangs ennemis.

L'enthousiasme était si grand qu'en repassant devant les Vélites de la garde, nouveau régiment à peine formé de jeunes gens sortant des écoles, Napoléon entendit le cri : « En avant! ». Il se tourna vivement du côté d'où le cri était sorti et demanda :

« Quel est celui qui prétend commander ici à ma place et donner le signal de l'attaque? Rappelez-vous que le premier devoir du soldat est l'obéissance et la discipline!! »

Aussitôt les divisions Suchet et Gazan furent lancées contre les villages de Cospoda et de Closevitz, d'où elles chassèrent l'avant-garde de Tauenzien.

Satisfait de tenir ces deux postes comme point d'appui, Napoléon fit alors arrêter ses troupes jusqu'à ce que le reste de l'armée pût arriver.

Augereau défilait à l'ouest de Iéna par le Muhlthal et Soult à l'est par le Rauthal.

Ney, qui était resté échelonné sur la route de Roda, devait suivre Augereau en seconde ligne.

Dès que Napoléon avait reconnu la veille le corps de Hohenlohe, il avait cru que c'était l'armée entière du roi et avait or-

<sup>1</sup> Le 88<sup>e</sup> s'était distingué en Egypte contre les Mameluks, dans la division Desaix.

donné à Murat, qui marchait sur Naumbourg, de rétrograder sur Iéna avec sa cavalerie.

Bernadotte dut aussi rétrograder de Naumbourg sur Dornbourg et franchir la Saale par cette petite ville pour tourner la gauche des Prussiens.

Davout seul restait à Naumbourg et devait déboucher de Kosen dans le même but.

Le maréchal Ney, très piqué d'être en seconde ligne et jaloux de se battre des premiers, avait laissé le commandement du corps d'armée au général Marchand avec l'ordre d'exécuter tout ce que l'Empereur pourrait prescrire et, se mettant lui-même à la tête de son avant-garde composée de quatre bataillons (le 25<sup>e</sup> léger, un bataillon de grenadiers réunis et un de voltigeurs), avec la brigade de cavalerie légère de Colbert, il marcha droit devant lui entre le corps d'Augereau et celui de Lannes.

Le brouillard commençait à tomber; les vallons seuls en étaient obscurcis, mais les hauteurs dorées par un beau soleil rappelaient ainsi un rayon de soleil devenu fameux.

Ney marchait encore dans les bas-fonds sans être aperçu et sans rien voir de son côté.

Dans ce moment, Napoléon avait arrêté le mouvement offensif de Lannes pour donner à Soult le temps de se former et surtout à la cavalerie de Murat d'arriver; car il savait bien que sans cavalerie on battait l'ennemi, mais on ne profitait pas de la victoire <sup>1</sup>.

L'Empereur, par ce mouvement nerveux qui le tenait dans une agitation permanente, fouettait le feu du bivouac avec sa cravache, et d'un air assez gai songeait sans doute déjà à tout le parti qu'il allait tirer de la manœuvre savante qui lui livrait l'armée de Brunswick comme un an auparavant il avait tenu l'armée de Mack, lorsqu'un aide-de-camp de Ney (Labrume) vint lui annoncer *que le maréchal allait s'engager*.

On jugera de quel étonnement Napoléon dut être frappé si l'on se rappelle qu'il avait placé Ney en seconde ligne et qu'il ignorait que le maréchal s'en fut allé ainsi avec quelques bataillons en amateur.

<sup>1</sup> Ici cette vérité souffrait une exception; car les Prussiens étant coupés, il suffisait de les repousser, pour obtenir tous les résultats d'une éclatante victoire, et les empêcher de regagner leurs pays.

L'Empereur se crut réellement tourné et devait le croire ainsi, car quelle autre supposition faire? <sup>1</sup>.

Aussi son visage se rembrunit singulièrement, il adressa quelques questions à l'aide de camp qui ne sut point y répondre et l'Empereur fouetta son bivouac avec beaucoup plus d'agitation qu'auparavant.

Je crus le moment opportun pour montrer que je serais toujours prêt à faire mon devoir, en courant là où il y avait des coups à recevoir; je m'approchai donc de Napoléon et lui dit : « Sire, j'ai entendu que le maréchal Ney allait s'engager, je suis encore de fait son premier aide de camp et je prie Votre Majesté, si elle n'a rien à faire de moi, de me permettre d'aller rejoindre mon chef. »

Napoléon devina bien que je jugeais de son anxiété et il me lança un coup d'œil expressif en me disant :

« C'est bien, nous verrons. »

Cependant un moment après il appela le général Bertrand et lui ordonna d'aller voir ce qui se passait là, puis ajouta quelques mots assez bas que je n'entendis pas, mais d'un air qui exprimait un mécontentement fort prononcé.

Comme je connaissais l'ardeur excessive du maréchal et que je savais qu'il était destiné à former la réserve de la gauche, j'étais moi-même un peu inquiet de ce qui pouvait être arrivé et je cherchais à rencontrer les regards de l'Empereur pour lui rappeler ma demande.

Tout à coup il m'appelle par un signe de tête et me dit : « Eh bien oui, allez voir ce que fait votre maréchal; et dites-lui que je ne conçois rien à son message, qu'il se hâte de m'expliquer comment il peut être engagé derrière Augereau ! »

Je pars au galop en me dirigeant à vol d'oiseau vers la gauche, j'arrive à Suchet qui me dit que je ne puis passer, car il a l'ennemi en face de lui, je persiste en lui disant que si je descends dans le bas, je tomberai dans le brouillard et peut-être dans l'ennemi, tandis que longeant les avant-postes, là où je puis distinguer les objets, je me tirerai mieux d'affaire. Je continue ma route en y regardant de près, lorsque je vois un groupe de hussards prussiens poursuivant un officier et lui administrant quelques coups de sabre. (Si je ne me trompe, c'était le

<sup>1</sup> Le maréchal m'a juré n'avoir jamais donné à son aide de camp la mission d'aller annoncer rien de pareil à Napoléon. Cette chose est restée un mystère inexplicable.

marquis de St-Simon, aide de camp du maréchal Ney, qui fut, en effet, blessé de deux coups de sabre et eut trois doigts de la main coupés.)

Trois de ces hussards plus éloignés, me coururent après et je parvins néanmoins à les éviter en obliquant en arrière.

Tout à coup j'aperçus une petite troupe dans le fond où le brouillard commençait à s'éclairer aussi; c'était le maréchal chevauchant avec sa faible escorte en avant de son avant-garde; je courus à lui, et quoique je fusse parti bien longtemps après Bertrand, j'arrivais bien avant lui. Il avait pris le chemin le plus sûr et moi le plus court. Je fis ma commission au maréchal qui m'apprit que le général Marchand était tranquillement en seconde ligne avec le corps d'armée, mais que lui était venu avec trois à quatre mille hommes prendre part à la fête.

Je lui observais que cela était fort chevaleresque, mais qu'il aurait dû expliquer la chose à l'Empereur, qui en était fort inquiet vu qu'il croyait la seconde ligne attaquée.

Le maréchal était furieux contre son aide de camp qu'il n'avait point chargé de rien dire de pareil à l'Empereur.

Pendant ce colloque nous continuâmes à cheminer, je fis observer que Lannes étant encore bien loin derrière, il fallait prendre garde de nous aventurer trop loin et de nous attirer une mauvaise affaire.

Le maréchal me dit : « Nous ne pouvons rester ici dans ce fond sans rien voir; avançons jusque sur la hauteur, alors nous ferons halte, et saurons du moins ce qui se passe. »

Je n'avais rien à opposer à l'expérience consommée du brave des braves; nous cheminâmes donc encore trois à quatre cents pas, lorsque sortant du léger nuage vapoureux comme la gaze qui nous entourait encore, nous nous trouvons nez à nez avec une ligne d'une demi-lieue d'étendue où l'on comptait bien une cinquantaine de bataillons.

Trente pièces de canon placées devant le front commencent aussitôt un feu des plus vifs sur le maréchal et sa petite escorte.

Ney jugea alors, avec son coup d'œil prompt, toute la faute qu'il avait commise en engageant une attaque prématurée par excès d'ardeur; mais sûr que l'Empereur le ferait soutenir, et incapable de faire volte-face sans combattre, malgré l'énorme disproportion du nombre, il mit l'épée à la main en disant :

*Le vin est versé, il faut le boire,* puis ordonnant à Colbert.

de charger toute cette artillerie avec le 10<sup>e</sup> de chasseurs, il se mit lui-même à la tête du 3<sup>e</sup> de hussards pour en faire autant. Toute l'artillerie qui se trouva en face de ces régiments fut enlevée, les canonniers sabrés, mais on ne put emmener les pièces.

Le maréchal, après avoir lancé ses hussards, s'était bien attendu qu'ils seraient ramenés, il avait ordonné au bataillon de voltigeurs de s'emparer de *Vierzehnheiligen*, et au bataillon de grenadiers de s'avancer vers un petit bouquet de taillis.

Les Prussiens, qui auraient pu mitrailler notre cavalerie ou l'abîmer avec leur mousqueterie, se bornèrent galamment à faire avancer trois régiments de cuirassiers de la troisième ligne, ceux-ci traversèrent les intervalles, tombèrent sur nos hussards désunis et les ramenèrent vertement.

Nous fûmes suivis d'assez près pour que je courusse de grands dangers.

Quel triste rôle joue un officier d'état-major isolé et armé d'une mauvaise épée de salon, lorsqu'il se trouve serré par des cuirassiers !

Le maréchal, revenu en arrière, m'ordonna d'aller faire retirer le bataillon carré des grenadiers sur qui toute l'artillerie prussienne dirigeait son feu.

Au moment où j'arrivais, le colonel était blessé et Rippert, qui le remplaçait, le fut aussi d'un biscaien pendant que je lui donnais l'ordre.

Je revins un moment avec eux et les hommes tombaient de manière à faire croire qu'il n'en resterait pas beaucoup.

Voyant le maréchal prêt à être chargé de nouveau par la cavalerie, je dirigeai le bataillon de grenadiers droit à lui et je courus au galop pour lui en rendre compte.

Tandis que je lui parlais un boulet de canon vint emporter la jambe du chef de bataillon Chodron que je lui avais donné deux jours auparavant comme aide de camp et que j'avais déplacé pour parler au maréchal sans être entendu.

Dans ce moment la charge de l'ennemi s'avancait ; le maréchal partit pour chercher un appui ; Chodron resté à cheval avec son pied pendant et ne tenant plus qu'aux nerfs, criait comme un perdu : « Mes camarades, vous m'abandonnez !! »

Je ne pus résister à ce spectacle ; le malheureux perdait des flots de sang ; j'étais la cause involontaire de son accident ; je sautai à bas de cheval et prenant mon mouchoir et le sien, je



lui fis une forte ligature pour arrêter ou diminuer la perte de sang et fixer son pied, qui descendait presque jusqu'à terre ; je le confiais à un grenadier blessé, avec ordre de le mener à Iéna. Mais pendant cette opération un obus vint éclater à deux pas de nous, me couvrit de terre et effraya mon cheval qui, en cassant sa bride que je tenais sous le bras, partit au galop et me laissa seul à pied entre deux armées prêtes à se choquer. Heureusement je trouvais là un cheval d'un cuirassier prussien blessé que menait un hussard du 3<sup>e</sup>.

Je lui donnai deux ou trois napoléons d'or et je montai dessus pour rejoindre le maréchal.

Mon cheval était revenu près de l'escorte et je pus heureusement le remonter.

Le maréchal m'envoya alors au 25<sup>e</sup> régiment d'infanterie légère qui s'était avancé entre le carré des grenadiers et la forêt d'Iserstedt, avec l'ordre de se jeter à la lisière du bois pour éviter le feu et de s'y tenir jusqu'à l'arrivée d'Augereau.

Le prince de Hohenlohe, en effet, n'avait pu méconnaître la faiblesse de cette poignée d'hommes qui venait assaillir toute son armée, et après que la charge des cuirassiers eût ramené notre cavalerie légère, il jeta sur Vierzehnheiligen six bataillons (entr'autres le régiment de Zastrow) qui y rentrèrent en colonne.

Nos voltigeurs tenaient les maisons, les toits, les jardins et se défendaient en désespérés ; l'aide de camp du maréchal, Lamour, y eut la jambe cassée d'un coup de feu ; en même temps la cavalerie prussienne s'avança de nouveau contre le carré de grenadiers qui alors avait rejoint le maréchal. Ney se mit dans le carré, auquel il ordonna de ne faire feu que sur ses ordres.

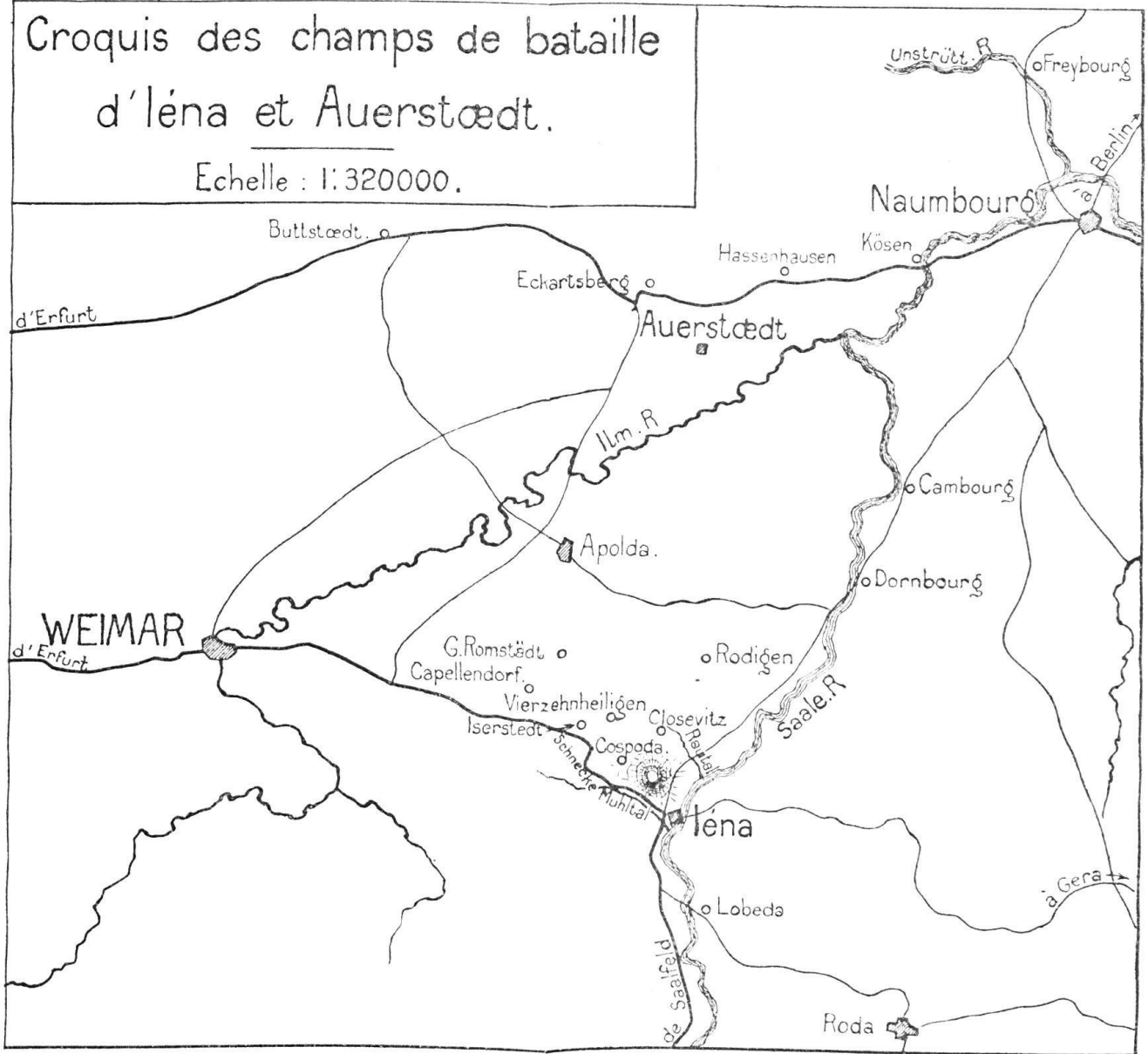
Le major des cuirassiers d'Henckel, voulant lancer sa charge, se mettait bravement devant son premier escadron qui avançait au trot ; le maréchal lui fit tirer huit à dix coups, dont deux l'atteignirent.

Ses soldats, le voyant tomber, s'arrêtèrent et quoique le feu de l'infanterie ne continua pas, ils se mirent à tourbillonner tout autour du carré comme pour chercher à se désunir ; on fit tirer cinq ou six coups de fusils aux hommes qui s'approchaient le plus et cela suffit pour arrêter toute cette masse qui semblait devoir manger ce petit carré.

Ces détails paraîtront oiseux, mais ils ne seront pas sans in-

Croquis des champs de bataille  
d'Iéna et Auerstædt.

Echelle : 1:320000.



térêt pour prouver que de la brave infanterie, qui ne se dégarait pas trop de son feu, ne craint rien d'une charge de cavalerie. Les lances seules peuvent quelque chose contre un carré qui ne perd pas contenance : j'en excepte toutefois les cas où la cavalerie bien soutenue d'artillerie peut ébranler ce carré par le feu de son canon au moment où elle fournit la charge.

Au moment où les cuirassiers prussiens faisaient cette inutile tentative, on vit paraître au loin la division de cavalerie légère de Lannes sous le général Treihard.

Le maréchal sortit de son carré et vint au devant du 9<sup>e</sup> et du 10<sup>e</sup> de hussards qui formaient ce renfort.

Alors nos escadrons fondirent sur ceux de l'ennemi, et les ramenèrent l'épée dans les reins jusque sur l'infanterie.

Pendant que tout ceci se passait, Napoléon jugeant, par la vive canonnade, que Ney était aux prises en avant de Lannes et non en seconde ligne d'Augereau, puis instruit bientôt du zèle par trop chevaleresque qui avait conduit le maréchal au milieu de l'armée ennemie, il avait ordonné à Lannes de marcher à son secours.

D'un autre côté Soult avait gravi la montagne qui domine le Rauthal et poussé la division Holzendorf sur Rodigen.

Enfin Augereau avait porté une de ses divisions sur le Schnecke et celle de Desjardins sur le bois d'Iserstedt.

A l'arrivée de toutes ces masses, la scène changea bien vite de face.

La division Desjardins, à gauche, marcha sur Iserstedt en longeant le bois et tomba sur la droite. Ney, avec sa poignée d'hommes réunis, fondit sur le centre ; Suchet, dont la division était formée en colonnes d'attaques par bataillons, tomba sur la gauche, en enlevant Vierzehnheiligen et le laissant à sa gauche.

Gazan soutenait le mouvement, et Soult accablait Holzendorf à l'extrême gauche de l'ennemi.

Hohenlohe, culbuté sur tout son front, fut rejeté avec perte sur Romstedt, puis sur Kapellendorf, abandonnant toute sa cavalerie qui avait garni sa ligne et que la charge de Colbert avait désorganisée.

Il était alors plus d'une heure (autant qu'il m'en souvient) et Hohenlohe était déjà dans un désordre complet, lorsque le général Ruchel arriva de Weimar vers Kapellendorf avec la réserve de dix-huit à vingt mille hommes.

De son côté Napoléon venait de voir arriver Grouchy formant la tête de réserve de cavalerie et qui avait eu une peine infinie à déboucher du vallon profond de la Saale.

Ruchel arrivant sur le terrain, ne sut rien imaginer de mieux pour repousser les Français, que d'exécuter une de ces manœuvres obliques qu'on avait coutume de faire aux parades de Postdam par imitation du Grand Frédéric.

Mais le pauvre homme croyait que tout le système du grand capitaine ne consistait qu'à former une ligne oblique, sans s'inquiéter de la direction réelle qu'elle avait relativement aux forces de l'ennemi ; il ignorait que l'ordre oblique n'est autre chose qu'une ligne renforcée contre une aile et refusée au point opposé qui est en même temps le point affaibli.

D'ailleurs Ruchel mit bravement l'épée à la main et s'écria : « Mes amis, il y va de la Prusse, l'épaule droite en avant marche ! <sup>1</sup> ». Et il montre à ses soldats le chemin non de la victoire, mais de la défaite, de la mort.

En effet, les régiments faisant épaule droite en avant, à mesure qu'ils se formaient, se trouvèrent désunis et prêter le flanc à la masse foudroyante des Français qui s'avavançait comme un torrent, en sorte qu'au lieu de reprendre la même position que Frédéric à Leuthen, il prit celle de Daun et offrit la droite aux coups d'un adversaire déjà victorieux et supérieur du double. Aussi Desjardins, Ney et Suchet se jetèrent sur lui comme la foudre.

Atteint de deux coups de feu, Ruchel tombe blessé et sa troupe dispersée en quelques minutes n'offrit bientôt, comme celle de Hohenlohe, qu'une cohue désordonnée.

Une brigade (division saxonne), abandonnée à elle-même entre la Schnecké et Kappellendorf, fut chargée à plusieurs reprises par les dragons de Grouchy et après avoir repoussé quelques attaques, se voyant entourée, elle mit bas les armes. Quatre à cinq mille prisonniers et cent pièces de canon furent ramassés sur le champ de bataille et nous entrâmes pêle-mêle avec l'arrière-garde dans Weimar.

On sait assez que, le même jour, une seconde bataille se livrait à Auerstedt entre le corps de Davout, fort de 22 000 hommes, et l'armée prussienne du roi en personne, qui en comptait de cinquante à cinquante-cinq mille.

<sup>1</sup> Ces détails sont rapportés par Ruhle, témoin oculaire.

Je ne dirai pas ici par quel prodige Davout réussit à battre une force aussi disproportionnée.

Ce fut l'ouvrage des circonstances, de l'admirable résistance des troupes françaises et de l'inexpérience de leurs ennemis.

Ici les Prussiens firent beaucoup mieux leur devoir qu'à Iéna, mais ils le firent gauchement.

Les deux armées se rencontrèrent en marche près du village de Hassenhausen ; elles étaient également en colonne de marche.

La division Gudin profitant de la nature du terrain, coupé par deux longs villages, garnis de jardins avec des clôtures, mit six bataillons en tirailleurs et quatre autres en colonnes abrités par le village ; les deux autres divisions de Davout grimpaient encore la rampe très escarpée de Kösen.

Les Prussiens, de leur côté, franchirent le ravin d'Auerstedt en deux ou trois colonnes, et à mesure qu'ils le passaient, leurs brigades venaient heurter contre les murailles vivantes de Gudin.

Se croyant encore aux manœuvres de Tempelhof près Berlin, ces braves gens s'appliquaient beaucoup plus à maintenir leur bel alignement qu'à répondre aux trois mille tirailleurs français qui, bien abrités par les clôtures des jardins, criblaient leurs lignes compactes d'une grêle de balles dont aucune n'était perdue.

On peut mépriser le feu des tirailleurs, mais c'est quand on court en colonnes d'attaque avec impétuosité pour couronner une position ennemie, mais non en paradant lentement avec de longues lignes contre des hommes isolés qu'on ne saurait atteindre.

Aux yeux des Prussiens, ce n'étaient que les chasseurs qu'on pouvait disperser en tirailleurs, et on eût été mis à l'index des académiciens de Potsdam, si on eût proposé de mettre de l'infanterie de bataille en tirailleurs ou en colonne pour aller à l'ennemi.

De cette grosse erreur résulta l'étonnante défaite d'Auerstedt.

La division Schmettau vint se faire cribler la première ; son chef est tué, la plupart des officiers supérieurs s'exposent bravement pour faire former leur ligne, tombent successivement blessés. La division Wartensleben à son tour, puis celle du prince d'Orange, leurs chefs sont également mis hors de combat.

Quand ces masses sont prêtes à faire un effort plus simultané, la division Morand est venue joindre celle de Gudin et prend position à sa gauche.

En vain Blucher avec la cavalerie prussienne veut tourner Hassenhausen et prendre Gudin à revers ; il tombe sur les autres troupes qui arrivent successivement et dont les carrés inébranlables le renvoient vertement.

Toute l'armée du roi est déjà engagée et il ne lui reste que les gardes et grenadiers sous le brave mais vieux Kalkreuth.

Davout, rejoint par la 3<sup>me</sup> division sous Friant, juge alors par la contenance de l'ennemi qu'il peut prendre l'offensive et il fait prolonger Friant sur les hauteurs rocailleuses d'Eckartsberg qui dominent tout ce champ de bataille.

Ce mouvement fut décisif. La faible division Kalkreuth, repoussée comme les autres, laissa l'aile gauche tout à fait à découvert.

En vain le duc de Brunswick et Mollendorf, voulant rester fidèles à leur vieille gloire, se font blesser grièvement à la tête des troupes ; celles-ci sans expérience reçoivent la mort sans savoir gagner la victoire.

La retraite devenait imminente et le roi renonçant à s'ouvrir la route de Freybourg ou de Naumbourg, l'ordonna sur Weimar.

Des troupes qui croient que la victoire dépend de leur alignement, se trouvent cruellement compromises lorsqu'une défaite totale les menace.

Alors à la place de cet ordre régulier qui les caractérise, s'introduit bientôt la confusion, l'irrésolution, le désordre et chacun cherche son salut dans la promptitude de la retraite.

Le roi comptait se rallier au prince de Hohenlohe vers Iéna, mais son désespoir fut complet lorsqu'il apprit que le prince ayant eu le même sort, on apercevait déjà ses cohues en fuite au delà de Weimar, sur Otmanstedt et Ohringen.

Alors les débris des deux armées, confondus dans un même tourbillon, s'enfuirent par différents chemins sur Weissensee, sur Erfurt, etc.

Le lendemain, le maréchal Ney parut devant Erfurt, où j'avais cru devoir le suivre. Cette ville avait une enceinte passable et elle est commandée par deux forts très élevés et qui en font un poste très important.

Près de dix mille fuyards s'y trouvaient avec le vieux Mollendorf, blessé dangereusement.

Le commandant de la ville n'avait guère plus d'expérience de ses fonctions pour la défense que les généraux n'en avait mon-

tré en rase campagne ; d'ailleurs la Prusse croyait si peu à cette soudaine destruction, que la place n'était ni approvisionnée ni armée en guerre.

Murat vint se joindre à nous pour l'investir.

Nous passâmes une nuit excessivement froide au bivouac sur des hauteurs gelées et, faute de bois, nous allumâmes un fourgon prussien où nous étions blottis d'un côté quand il brûlait de l'autre. Asile très burlesque pour un futur roi de Naples.

Heureusement le commandant d'Erfurt ne se fit pas beaucoup presser et, après 24 heures de simagrées, il remit la place le 17.

Six mille hommes défilèrent et mirent bas les armes.

Parmi eux se trouvaient quelques centaines d'hommes de gardes avec leurs officiers.

Un de ces jeunes étourdis fut étonné de voir le singulier accoutrement de nos soldats qui, marchant et bivouaquant sans cesse depuis 15 jours, avaient des capotes pleines de boue, de fumée et quelquefois même du sang des innocentes victimes qu'ils égorgaient pour les mettre au pot.

Les figures noires, basanées et enfumées de ces vainqueurs présentaient un singulier contraste avec le teint rosé des soldats prussiens <sup>1</sup>.

Ce jeune officier s'approcha de moi et m'entendant parler allemand, il me demanda gravement :

« Monsieur, ces soldats sont-ils des troupes régulières ? » (Mein Herr, sind das reguläre Truppen ?)

Cette demande caractérise tout l'esprit de l'armée à cette époque ; elle me parut si absurde que je ne pus m'empêcher de lui dire que s'il avait été à la bataille il devrait savoir aussi bien que moi si ces soldats étaient réguliers ou non, car Napoléon n'en avait pas d'autres.

Dans le fait, cet accoutrement des soldats en capotes dégouttantes leur donnait assez de ressemblance avec ces Croates et Pandours de Nadasti ou de Trenck, dont la jeunesse prussienne parlait comme de corps francs après au butin, et mordant mal dans les grandes batailles où on ne les voyait guère.

Cette immense journée de Iéna, qui vit tomber en 24 heures l'édifice qui avait tant coûté à Frédéric-le-Grand, fut néanmoins

<sup>1</sup> En général les hommes en Prusse sont beaux et ont une grande fraîcheur de teint.

encore une chute honorable pour l'armée prussienne ; si ses chefs ne firent pas preuve de génie, ils payèrent de leur personne en braves.

Ce fut la bataille des généraux. Ces vétérans presque séculaires luttèrent d'élan et de courage avec la jeune génération de Napoléon.

Ce Brunswick qui avait décidé des victoires, ce Mollendorf qui se signala à Torgau, tombèrent aux premiers rangs.

L'illustre Schmettau, renommé pour la science, le prince d'Orange, Wartensleben, Ruchel payèrent de leur sang l'inexpérience d'une armée rouillée dans la paix.

Le général Clarke, auquel j'avais communiqué le Mémoire de Warthausen, me dit sur le champ de bataille :

— Vous qui avez été prophète, pouvez-vous me dire où nous irons maintenant ?

— Nous allons à Berlin, j'espère ?

— Oui, mais où passerons-nous l'Elbe ?

— A Wittenberg si nous pouvons y entrer ou à Dessau, si Wittenberg est une place tenable.

On sait assez si dans cette occasion je fus encore prophète.

Après la prise d'Erfurt, Ney, Soult et Murat poursuivirent les débris de l'armée prussienne par les Montagnes du Harz jusqu'à Magdebourg, tandis que Napoléon alla passer l'Elbe à Dessau et Wittenberg, avec les corps d'Augereau, Lannes, Davout et Bernadotte.

Murat vint bientôt se joindre à eux.

L'armée prussienne ainsi devancée par la moitié des forces de Napoléon qui se prolongeait vers l'Oder avant elle, succomba dans les fatales journées de Prenzlau et de Lubeck.

J'avais suivi Ney jusqu'à Halberstadt et j'étais revenu en poste sur Potsdam, où je retrouvais l'empereur.

Je lui remis mes dépêches pendant qu'il dînait seul avec Berthier.

Il me dit qu'il me croyait mort, me faisant par là une espèce de reproche de ne l'avoir pas rejoint après la bataille. Je sentis la chose et lui répondis :

— Votre Majesté me prouve que j'ai eu un tort en suivant le maréchal sans en demander l'autorisation. Mais croyant que le corps d'armée se battrait encore sous Erfurt, j'ai cru devoir achever ce que j'avais commencé avec la permission de Votre Majesté.

— Allez, quand on me quitte pour aller combattre, on est bien sûr de l'absolution.

---